

Plotin, *Ennéades*, I, II, III, texte établi et traduit par Emile Bréhier
Marie Delcourt

Citer ce document / Cite this document :

Delcourt Marie. Plotin, *Ennéades*, I, II, III, texte établi et traduit par Emile Bréhier. In: Revue belge de philologie et d'histoire, tome 7, fasc. 1, 1928. pp. 168-170;

http://www.persee.fr/doc/rbph_0035-0818_1928_num_7_1_6492_t1_0168_0000_1

Document généré le 29/06/2017

Plotin, *Ennéades*, I, II, III, texte établi et traduit par **Emile Bréhier**. Paris, Les belles-lettres, 1924, 3 vol. de XLV-134, 138, 176 pp. in-8°. ⁽¹⁾.

Plotin pensait et enseignait qu'être philosophe ce n'est pas seulement professer telle ou telle doctrine, mais arriver à un certain degré de puissance contemplative et de sagesse pratique. Dans plus d'une école contemporaine on ne pense pas autrement ; le comte Keyserling à Darmstadt, Rabindranath Tagore à Santiniketan ont fondé chacun leur Platonopolis. Le beau travail de M. Bréhier arrive au moment où il a chance d'avoir le plus de lecteurs : les gens du monde pourront même constater que le style de Plotin, avec ses incidentes et son mouvement de monologue interrompu, ressemble parfois, dans ses bons moments, à celui de Proust.

Il n'a jamais paru en France d'édition de Plotin, et la seule traduction française, celle de Bouillet, remonte à 1857. L'édition et la traduction de M. Bréhier sont un trésor pour ceux qui s'intéressent à la philosophie. En tête de chaque essai se trouve une courte notice (tant de brièveté et de plénitude sont le fait d'un maître) où le commentateur fait le point, indiquant les textes d'où Plotin est parti, mettant en lumière le pas qu'il a fait lui-même. Plus nettement que Plotin, il distingue entre ce qui vient des anciens et ce qui vient de leurs annotateurs. Les notes sont suffisantes pour guider un lecteur un peu averti et il est peu probable que les autres viennent s'égarer dans les *Neuvaines*.

Le texte est admirablement traduit. Plotin écrivait sans se relire, ce dont il se vantait volontiers, mais c'était un prodigieux improvisateur. Porphyre, qui a rédigé les *Neuvaines*, gardait un souvenir enthousiaste des entretiens où l'ardente parole de Plotin entraînait les disciples vers les sommets de la pensée. M. Bréhier a su faire passer dans sa traduction ce quelque chose de transparent et de frémissant qui charme dans la phrase grecque. En le lisant, on voudrait avoir assisté aux leçons de Plotin, mais on regrette aussi de n'avoir pas entendu le cours de M. Bréhier.

Quant aux philologues, ils savent combien il est difficile d'établir un texte de Plotin. Porphyre ne termina l'édition des *Neuvaines* que dix-huit ans après la mort du maître, alors qu'Amélius avait déjà publié des notes de cours et qu'Eustochius, le médecin de Plotin, publiait de son côté une rédaction qui a été

⁽¹⁾ L'impression de ce compte-rendu a été retardée par suite d'un malentendu. Nous prions M. Bréhier d'en agréer nos excuses.

perdue. Dans l'intervalle, Porphyre avait beaucoup travaillé pour préparer à Plotin un monument digne de lui. Il ne s'agissait pas seulement de faire connaître ce que le philosophe avait dit à ses disciples, il fallait aussi tracer des voies d'accès pour ceux qui, après sa mort, voudraient devenir les disciples de sa pensée. Porphyre préparait donc des résumés, des arguments où il s'efforçait de faire ressortir les articulations de la dialectique plotinienne, des commentaires pour les passages les plus difficiles. Qu'il ait été amené à faire entrer dans le texte qu'il présentait quelque chose de son travail personnel, cela se comprend d'autant mieux que, dans certains milieux, Plotin était vivement critique et que ses élèves avaient à cœur de le défendre, comme le prouve la polémique entre Longin et Amélius.

Il y a donc dans les *Ennéades*, et de l'aveu même de Porphyre, des morceaux qui sont de celui-ci, les uns très reconnaissables, les autres plus difficiles à dépister. M. Bréhier signale les plus indiscutables, sans les enfermer dans ces crochets par quoi les philologues marquent leurs anathèmes. Aux yeux d'un philosophe, un vulgarisateur comme Porphyre tranche trop peu sur l'ensemble du néo-platonisme pour qu'il soit bien important d'isoler son apport. Pour ce qui est du style, l'ancien élève de Longin, qui ne méprisait pas la rhétorique, a dû souvent retoucher les improvisations de son maître, mais il nous est impossible de savoir dans quelle mesure. Tout cela fait que, eût-on même de bons manuscrits, il serait encore très difficile de faire une édition critique de Plotin.

Et les manuscrits sont mauvais. M. Bréhier, s'en rapportant pour l'ensemble aux travaux de H.-F. Muller, estime qu'ils se ramènent à une seule classe ; l'archétype présente des traces d'une autre édition de Plotin, peut-être celle d'Eustochius, qui ne coupait pas les traités aux mêmes endroits que Porphyre. L'exemple le plus voyant est la répétition III, 9 = IV, 1. En dehors de ces flottements, l'éditeur se trouve aux prises avec les innombrables fautes des copies. Celles-ci, sauf quatre dont l'une porte des corrections de Marsile Ficin, remontent au xv^e et au xvi^e siècle. On n'en a ni classement, ni collation complète. Aux travaux de Creuzer (1835) et de Muller (1878), M. Bréhier a ajouté des recherches personnelles portant sur les *Parisini* 1976 et 1816. Mais aussi longtemps que les 39 mss. relevés par Muller n'auront pas été dépouillés et classés, il sera difficile de faire plus que ne fait M. Bréhier, qui donne en apparat critique un choix de variantes et quelques corrections et athétèses qu'il n'accepte pas toujours.

On regrette de ne trouver au bas des pages, ni les témoignages des anciens, ni les passages imités. Les textes auxquels Plotin

se réfère sont indiqués tantôt dans les notes (page de la traduction), tantôt plus rarement, dans l'apparat critique. Au lecteur à s'y reporter. Mais les gens qui ne connaissent pas le *Timée* aussi bien que M. Bréhier aimeraient à lui, à côté du $\varphi\tilde{\omega}\varsigma \text{ ἀνῆψεν ὁ θεὸς περὶ τὴν δευτέραν ἀπὸ γῆς περιφορὰν}$, de Plotin, le $\varphi\tilde{\omega}\varsigma \text{ ὁ θεὸς ἀνῆψεν ἐν τῇ πρὸς γῆν δευτέρᾳ τῶν περιόδων}$, de Platon, ne fût-ce que pour voir comment Plotin cite. A quoi M. Bréhier pourrait répondre ce que son auteur disait de Longin, que c'est là travail de philologue et non de philosophe.

MARIE DELCOURT

W. L. Lorimer. *Some notes on the text of Pseudo-Aristotle « De Mundo »*. S. Andrews University publications, n° 21 ; Humphrey Milford, Oxford University press, 147 pages in-8°.

M. Lorimer complète et précise certaines parties de son classement des manuscrits du *De mundo*, classement dont on a fait l'éloge ici-même (1). Au moyen d'arguments judicieusement choisis, il démontre notamment que l'on peut négliger certains *Parisini*, dérivés de copies qui nous sont conservées. Après cela, l'auteur apprécie de façon fort judicieuse et en pleine connaissance de cause les plus séduisantes des leçons du *Parisinus* 2381. Pour ma part, c'est cette discussion qui m'a semblé former la section la plus intéressante du livre. Vient, pour finir, une suite d'*excursus* sur les passages parallèles du *De mundo* et des commentaires d'Aratus — sur Posidonius, le *De mundo* et le système planétaire — sur la classification des tremblements de terre dans le *De mundo* — sur le *De mundo* et la littérature pythagoricienne — sur le *De mundo* et Maxime de Tyr — sur la date du *Parisinus* 2381. En ce qui concerne Maxime de Tyr, les rapprochements faits par M. Lorimer laisseront plus d'un lecteur sceptique, et, au sujet du système planétaire, un renvoi à l'excellent article de F. Boll, *Hebdomas*, paru dans la *Real-Encyclopädie für Aeltertumswissenschaft* (2) n'aurait pas été superflu.

J. BIDEZ.

(1) Tome V, 1926, p. 152 suiv.

(2) Col. 2565 suiv.